

« En Inde, j'ai mis en place une ligne téléphonique pour les enfants des rues »



FR

EXPLIQUEZ-VOUS

Jerero Billimoria

Jerero Billimoria se définit comme « un entrepreneur social ». L'élan est missionnaire, l'organisation est efficace, basée sur la communauté. C'est ainsi qu'elle a lancé en Inde, son pays, la « childline », une ligne téléphonique pour les enfants des rues, tenue par les enfants des rues, et accessible gratuitement dans tout le pays.

LE FIGARO. - Comment avez-vous mis un numéro spécial à disposition des enfants des rues ?

Jerero BILLIMORIA. - Les enfants avaient l'habitude de m'appeler, le soir, lorsque toutes les structures sociales sont fermées. Les problèmes de santé, d'agression dans la rue surviennent à n'importe quel moment et il faut pouvoir agir rapidement. J'ai pensé à mettre en place une ligne gratuite, pour que l'écoute soit continue, 24 heures sur 24. Au début, personne n'a cru à mon projet. J'ai bataillé de 1991

à 1996 pour obtenir ce numéro unique gratuit.

Qui répond aux enfants ? Des enfants des rues. Nous avons créé des petits centres téléphoniques, dans plusieurs villes, situés dans des abris nocturnes, des hôpitaux ou des centres sociaux. Là, sept volontaires sont présents, prêts à répondre et agir. Par exemple, lorsqu'un enfant a un problème de santé, nous allons le chercher et nous avons obtenu des lits spéciaux dans les hôpitaux. Là, nous ne le laissons pas seul. Au total nous avons plus de 7 000 volontaires qui chaque année répondent à 1,5 million d'appels. Ces personnes ne sont pas rémunérées mais défrayées, sur la base de leurs besoins.

Les enfants des rues sont incités à suivre des formations, notamment pour devenir des travailleurs sociaux. Quelque 1 200 professionnels diplômés encadrent maintenant ce réseau. Qu'est-ce que cette ligne a changé dans la vie des enfants des rues ? En traitant très rapidement les pro-

blèmes de santé, nous avons largement contribué à une amélioration de la condition physique d'une partie des 48 millions d'enfants des rues que compte l'Inde. Nous proposons par ailleurs des soins gratuits, des abris pour les convalescents, des hébergements aussi. Petit à petit, certains enfants s'insèrent ainsi dans nos structures, trouvent du travail. Par ailleurs, nous avons sensibilisé les familles, les conducteurs de bus, balayeurs de rues, les contrôleurs : tous ont changé d'attitude et nous en voyons les enfants des rues au lieu de les rejeter.

Le projet a-t-il réduit le nombre d'enfants vivant dans la rue ?

Pas vraiment. C'est un phénomène social et économique. De très nombreuses familles vivent dans la rue. Certains jeunes quittent aussi un environnement violent. Leurs premiers jours dans la rue sont terribles. Ils vivent un véritable effroi. Nous cherchons alors à ramener ces enfants chez eux. Ensuite, ils forment des

bandes, qui s'initient aux drogues douces. 10 à 15 % s'enfoncent dans la drogue. Les autres finissent par trouver des petits bouloks, par s'insérer dans l'économie de rue.

Comment financez-vous ce réseau ?

Au départ, comme la plupart des entrepreneurs sociaux, j'ai d'abord compté sur l'aide de ma famille. J'appartiens à la communauté des Parsis, ces zoroastres venus d'Iran il y a des siècles. La charité fait partie de nos obligations. Puis nous avons reçu l'aide d'Ashoka, une ONG spécialisée dans le développement social, qui finance plusieurs projets en Inde et dans le reste du monde. L'Etat n'y participe pas. Quant aux organisations de charité traditionnelles financées par les grandes familles, elles restent pour la plupart paternalistes, tournées vers les employés des grandes familles.

Propos recueillis par Cécilia Gabizon